Cinéaste suisse, Christophe Cupelin, formé à l'Ecole supérieure d'art visuel de Genève dirige Laïka Films, la structure de production qu'il a fondée en 1993. Présent au Burkina Faso en 1985, il est l'un des témoins de la révolution de l'ancien président burkinabè Thomas Sankara auquel il a dédié, l'an dernier, un documentaire, «Capitaine Thomas Sankara», consacré «Coup de cœur» de la 29e édition du Festival international du cinéma Vues d'Afrique, à Montréal, en mai dernier. Rencontre.

Propos recueillis à Montréal par ROSINE DEMONTPIERRE ■

CHRISTOPHE CUPELIN

«Thomas Sankara vivait dans son temps!»

Notre Afrik: **En 2012, vous avez réalisé un film documentaire sur Thomas Sankara. Selon vous, dans quelle mesure cette œuvre n'est-elle pas un film de plus?**

Christophe Cupelin: C'est vrai qu'il y a eu plusieurs films sur Thomas Sankara et, à ce titre, on peut considérer qu'il s'agit d'un film de plus. J'espère qu'il y en aura encore beaucoup d'autres. Car je pense qu'on n'a pas fini de parler de Thomas Sankara. C'est un personnage historique qui mérite un traitement cinématographique, littéraire, artistique, sociologique, politique… Il mérite une réflexion à plus large échelle et pas seulement aujourd'hui, mais aussi demain! Je pense qu'on continuera de parler de Thomas Sankara, et je crois en tout cas qu'il est nécessaire de parler de lui à travers des œuvres d'artistes, de scientifiques, etc. Voilà, mon film est une contribution de plus à la compréhension. C'est un recueil d'archives sur Thomas Sankara et, dans ce sens-là, il se distingue des autres films sur l'ancien président. Pour moi, ces archives constituent une contribution à l'histoire.

Quelles sont les motivations qui sous-tendent votre initiative?

Mes motivations sont de plusieurs ordres, mais c'est davantage une raison d'ordre personnel qui m'a donné le plus d'énergie pour faire ce travail. C'est simple, j'étais au Burkina en 1985, je suis d'une certaine manière un témoin de cette révolution, et cette histoire m'a fortement marqué. Suite à la mort de Thomas Sankara, je me suis donc promis de faire un film sur lui un jour, parce qu'en l'assassinant, on a assassiné la révolution et c'est comme si on m'avait assassiné moi-même: on a assassiné nos espoirs d'un monde meilleur. Cette «utopie» collective était réelle et, brusquement, tous nos espoirs se sont envolés. C'est donc également un hommage à notre «utopie collective» de jeunesse.

Pourquoi avoir choisi de réaliser un documentaire plutôt qu'un film de fiction, alors qu'il dure tout de même 111 minutes?

La forme du film est déterminée par des impératifs économiques, car je n'ai reçu aucun soutien pour faire ce travail. En effet, réaliser un film sur Sankara, d'ordre fictionnel ou documentaire, n'intéressait personne chez moi, en Suisse. Mais j'ai

© DR